dominique fabre

Né en 1960 à Paris. À trois ans, sa mère l'envoie avec sa sœur dans une famille d'accueil de Haute-Savoie, près d'Annecy. À 12 ans, il retourne à Asnières, pour habiter avec sa mère et sa sœur une H.L.M. L'enfant est aussitôt mis à l'internat, un régime qu'il ne quittera plus jusqu'à la terminale. À 17 ans, il fait un premier voyage aux États-Unis où se trouve sa sœur. Après le bac, il fait deux années de khâgne, poursuit à Nanterre où il s'inscrit en Lettres mais bifurque aussitôt vers la philosophie. Il passe sa maîtrise de philosophie en travaillant sur Heidegger.

L'étudiant commence à envoyer des manuscrits aux éditeurs : cela durera plusieurs années, pendant lesquelles il cherchera du travail et fera de nombreux petits boulots. À 23 ans, il part à la Nouvelle-Orléans où il restera un an, cumulant là aussi de courtes périodes de travail. Revenu en France, il travaille dans le tourisme et sur des chantiers d'appartements. C'est lors d'un de ces travaux qu'il rencontre sa femme, qui lui donnera deux fils.

À cette époque, il trouve un poste de correcteur en imprimerie, puis en presse, pour le « Journal du textile ». Quand il travaille le dimanche, il prend l'habitude d'aller manger dans une cafétéria où beaucoup d'hommes seuls déjeunent...

C’est là qu’il trouvera le modèle de son Pierre Lômeur, ce chômeur longue durée qui se raconte dans *Un jour moi aussi, j’irai loin* qui est refusé par beaucoup d’éditeurs. Maurice Nadeau est le premier toutefois à remarquer ce nouvel écrivain, et le roman paraît en novembre 1995. Son enfance, l’absence du père, la famille d’accueil et la banlieue ont très largement inspiré les livres qui suivront. Dominique Fabre enseigne l’anglais.

écrire, c’est…

Souvent j’ai l’impression que j’écris un livre pour m’armer contre un truc qui me fait peur. C’est un peu infantile. Ecrire, c’est comme dresser un rempart. *Ma vie d’Edgar*, c’était dresser un rempart.

La serveuse était nouvelle, je l’ai écrit parce que j’ai 44 ans, et ça m’a travaillé la solitude, la vieillesse. C’est un peu un truc de marabout de construire des barricades de mots pour se protéger, pour tolérer les choses qui nous arrivent. Parce que fondamentalement, la vie est impossible. Pour moi, en tout cas, sorti de l’enfance, ça va de mal en pis. On ne peut passer son temps à s’arracher les cheveux, surtout moi (rires) ; je ne comprends absolument pas ce qu’on est venu foutre ici. On s’arme comme on peut pour se divertir, se distraire de cette réalité là.

Un jour, j’ai vu Claude Lévi-Strauss à la télé, et ça m’a marqué : il disait que la vie était très compliquée parce que ça consistait à faire des choses en sachant qu’elles ne servent à rien mais à les faire quand même. Cette idée m’a toujours suivi. J’écris des livres en sachant qu’ils ne changeront rien, mais si je dois les écrire, je les écris.

Je pense que les gens qui parlent peu ou qui n’écrivent pas ont autant d’intelligence de la vie que ceux dont c’est

le boulot de parler et qui ont accès à l'écriture. Ces gens ont une perception du monde qui a une valeur aussi absolue que la vôtre, la mienne… Cette volonté de parler d'eux découle probablement du fait que je ne viens pas d'un monde où il y avait des livres. Ma mère lisait beaucoup de romans d'une certaine génération, des années 60-70, la littérature de femmes pour se construire en femme. Cependant, je ne viens pas d'un milieu où il y avait des livres, et pour les gens qui m'ont élevé, le livre est quelque chose de bizarre. Mon garçon de café, il peut paraître bizarre mais pourquoi n'aurait-il pas cette compréhension des autres, cette finesse ?

Ecrire est une façon de se rapprocher des gens. J'aime bien les gens. La compassion, non, mais je suis intéressé par les gens. Ma curiosité pour eux est peut-être plus vive aujourd'hui qu'avant où je me serais plus préoccupé de moi. Je suis curieux de savoir ce que pensent un homme, une femme. J'ai la conscience qu'on est tous de la même pâte : c'est une base de l'écriture. Si tu es dans ton quant-à-toi, et l'autre dans son quant-à-soi, les mots sont inutiles, ils ne traversent pas.

En écrivant, on essaie tous d'exprimer ce que c'est que vivre, ce que c'est qu'aimer. On tente tous, à des niveaux différents de se débrouiller avec la vie en exprimant ce qu'elle est. Quand on lit un livre qu'on aime, c'est parce qu'on se sent éclairé sur des choses qu'on a vues. C'est l'idée de communauté : on est tous humains. Et ce que cela veut dire circule grâce au livre. Grâce à certains livres.

C’est avec *Dans mon quartier* que je me suis mis à me dire qu’il fallait que les personnages parlent d’une façon très simple, que les choses soient exprimées avec très peu de mots, faire des phrases peu rutilantes avec rien de compliqué ou d’intellectuel. J’aime bien ça.

Mais je n’aime pas la langue très littéraire ; je ne sais pas comment dire. Il y a des écrivains qui écrivent avec une langue d’une grande richesse et moi je me dis que la même chose en pur, ce serait bien. Il y a aussi des écrivains qui expriment des idées, « dans la société contemporaine, les hommes et les femmes, etc. » et moi j’essaie de dire la même chose que Williams Carlos Williams : « Not in ideas but in things » (« Pas en idées mais en choses »). On trouve des livres écrits avec toute une rhétorique, qui sont bien, mais je trouve que ça a moins de chances de durer que des livres plus pauvres… C’est le lecteur qui fait le livre, il n’est pas con, il sent les choses. Mais aujourd’hui on voit plein de livres où il semble que tout doit être écrit noir sur blanc, de façon didactique. Moi je dis non à ça.

Pour toucher le cœur, vous utilisez beaucoup l’acuité du regard, saisissant un geste qui éclaire toute la psychologie du personnage. Vous vous définiriez comme un écrivain du regard ?

Oui, bien que vivant avec une musicienne, je suis vraiment attiré par la photo, la peinture, je pense que c’est lié à ma timidité. Quand tu es timide, tu as du mal à participer, alors tu regardes, tu écoutes. Et puis c’est aussi toujours un

choix : soit tu écris « Dudule pensait que sa vie s'était déroulée en plusieurs étapes » et tu fais de grandes phrases, tout un discours, soit tu montres. Moi je préfère montrer.

Dans vos histoires, la plupart du temps il ne se passe pas grand-chose…

Je crois que c'est parce que je suis incapable de raconter de grandes histoires. C'était mon grand problème au début. Maintenant, les gens acceptent qu'il ne s'y passe pas grand-chose. Quand j'ai une crise de mégalomanie, je me dis que ce qui serait merveilleux, ça serait d'arriver à exprimer le temps dans un livre : c'est mon ambition. Jusqu'à présent, je fais des plans fixes sur la vie de certaines personnes. L'idée par exemple, dans *La serveuse était nouvelle*, c'est que dans le monologue du personnage, il y ait toute sa vie, toute son enfance, tout ce qui va lui arriver. J'admire les grands écrivains qui peuvent faire des tartines, des sortes de romans totaux, comme John Dos Passos. Je me demande comment il faisait : il fallait être quinze pour écrire ce qu'il écrivait ! Je voudrais qu'on sente, dans une brève histoire, toute la vie de Pierre le barman. C'est mon rêve quand je suis mégalo.

J'aimerais faire des livres de plus en plus concentrés. J'adore certains livres très courts, comme *La légende du saint buveur* de Joseph Roth qui tient en quarante pages. C'est d'une richesse ! Tu peux le relire autant de fois que tu veux, tu trouves toujours quelque chose. J'aime ces contes

qui sont complètement dans le réel. Ce serait mon ambition ultime : parvenir à écrire des contes mais sans les éléments fabuleux habituels, des contes réels. De l'imaginaire ancré dans la réalité.

in : *Le matricule des anges* n°66
Septembre 2005 (extraits)

Dominique Fabre à la médiathèque

Moi aussi un jour, j'irai loin, Maurice Nadeau, 1995
Dépossédé de ce qu'il croyait être sa vie, Pierre Lômeur, 43 ans, divorcé, chômeur de longue durée, vit dans un studio rez-de-chaussée, dans le 10e. La nuit, lors de ses insomnies, il parcourt Paris. Le jour, il répond aux petites annonces, cumule les déceptions et ressasse sa déroute... *Moi aussi un jour, j'irai loin* impose un ton, une voix, quelque chose de très fragile sur quoi toute la beauté du livre repose. Un homme parle de lui en évoquant les rencontres qu'il a pu faire durant trois années de chômage. Affleurent des morceaux de son passé, comme si le temps dans lequel il se trouve n'était déjà plus tout à fait la vie, ou si peu : « La nuit, quand je ne dors pas, je m'entends respirer. C'est une surprise d'être en vie, d'avoir un cœur qui bat, des bras, des mains. » Roman de la solitude, *Moi aussi un jour, j'irai loin* trouve d'emblée cette manière de dire des choses simples en les rendant profondes, immensément habitées, en se méfiant du clinquant de la littérature. in : *Le matricule des anges* ; 66, Septembre 2005

Ma vie d'Edgar, Le Serpent à plumes, 1998
Face à son psychiatre, Edgar, enfant attardé, raconte son enfance. L'inadaptation sociale de l'enfant devenant manifeste, sa mère l'envoie pendant huit ans en Haute-Savoie, chez Ton Jos et Tan Gina, couple italo-savoyard et militants communistes. Mais Edgar a un don particulier : il détecte la vie ultra-sensible et les sentiments exacerbés.

Celui qui n'est pas là, Le Serpent à plumes, 1999
Recueil de seize courtes nouvelles qui emmène le lecteur dans un univers de gens humbles : une enfance à Asnières, une adolescence en pension, une vie d'homme, et celui qui n'est pas là, le père volage.

Fantômes, Le Serpent à plumes, 2001
1975. Edgar a grandi. Il a 15 ans et est désormais un jeune homme. Après un bref séjour en Haute-Savoie, chez Ton Jos et Tan Gina, il retourne dans le pensionnat qui l'a vu s'épanouir. Jusqu'à l'arrivée de celui qui n'a jamais été là, le fantôme de son existence, son père. D. Fabre poursuit le récit tendre et nostalgique de la vie de ce garçon aux grandes oreilles et à la trop grande lucidité.

Mon quartier, Fayard, 2002
Plusieurs voix, plusieurs histoires qui s'entremêlent, retracent l'atmosphère d'un quartier populaire situé entre les gares ferroviaires de Bécon, Asnières et Bois-Colombes.

Pour une femme de son âge, Fayard, 2004
Recueil de nouvelles sur le thème de l'enfance et de la nostalgie, racontant de petits drames humains : un enfant assiste à l'installation d'un camp de Gitans près de son école ; un cancre enrôlé dans l'armée demande par courrier à ses camarades de classe de lui envoyer les cours de philosophie ; un jeune garçon réalise son éducation sentimentale en s'immisçant dans la vie intime de son père...

La serveuse était nouvelle, Fayard, 2005
Pierre, garçon de café, apprécie son travail à Asnières près du tunnel de la gare. Il regarde les voyageurs pressés qui parfois franchissent la porte du café et les écoute : le jeune homme qui lit Primo Levi en buvant une bière, Sabrina, la serveuse, qui élève seule ses deux enfants, la jolie femme... Habitué à écouter, il ne pourra sauver le café menacé par la séparation du couple qui le dirige.

Le perron, Cadex, 2006
Le narrateur se souvient, de son enfance, des marches du perron qu'il ne parvenait pas à gravir, qui font resurgir les souvenirs du passé.

Les types comme moi, Fayard, 2007
Trois amis d'enfance, aux parcours professionnels différents, restent unis par leurs souvenirs en commun et attachés aux lieux de leur jeunesse. Mais l'un d'eux, père divorcé, apprend que Marie, femme qu'il a rencontrée sur un site internet pour célibataires, est atteinte d'un cancer.

un des endroits merveilleux de ma vie

… /… Hilda Falcone était la gérante du bar où nous allions. Il nous fallait sauver les apparences. Elle nous faisait crédit, et parfois, quand elle entendait nos bêtises, elle souriait sans le vouloir. Pourquoi avons-nous eu vingt ans dans le bar d'Hilda Falcone et pas dans un autre endroit ? Elle aurait pu travailler ailleurs, dans une caravane sur la côte, dans un relais routier, ou même, elle se serait défendue sur un trottoir de Paris, ça ne nous aurait pas étonnés. Elle avait à peu près cinquante ans mais ses cheveux étaient très noirs, son épaule était tatouée. Un aigle bicolore, un tatouage de l'époque où les amants se tatouaient des aigles, des poignards de la Légion, des choses de ce genre. On était heureux, on appelait Hilda pour un café, s'il te plaît. Elle le préparait et le laissait sur le comptoir où nous allions le chercher. Une fois, pendant un mois, ou plus, son bar est resté fermé car elle s'était foulé la cheville en descendant dans la cave ; lorsque nous sommes retournés la voir, chez elle, dans son bar où elle n'avait personne pour la remplacer, nous la regardions différemment. Ni elle

ni aucun d'entre nous n'étions là pour toujours, voilà ce que nous nous disions. Depuis sa foulure, elle possédait une canne à pommeau d'argent, comme si, le temps de sa convalescence, elle avait eu le double de son âge. Une fois, un copain qui se rêvait acteur imita Charlie Chaplin en s'aidant de la canne d'Hilda. Je revois cette scène parfaitement. Pourquoi ? …/…

Je me demande combien de jours sont nécessaires pour garder la mémoire d'une personne, d'un événement. Circulez ! Y a rien à voir ! C'est ce qui convient le mieux à notre situation. Ici, ailleurs, c'est partout pareil de grandir. Pourtant, à force, nous connaissions par cœur tous les endroits de la ville où nous habitions. Beaucoup d'entre eux n'ont pas changé du tout. De nouvelles constructions, de la démolition à la réalisation finale, ont mis tellement d'années à voir le jour que nous y étions déjà habitués. Les rues ne changent pas vraiment pour qui les arpente à longueur d'année. Dans de vieux agendas, j'ai des listes d'adresses, des codes de porte d'entrée, des numéros de téléphone à six, puis sept, puis huit chiffres, et cela ne m'aide pas à me souvenir du passé. Dans des moments difficiles, après avoir quitté Asnières, à l'étranger et quand j'étais privé momentanément de toit, j'ai refait plusieurs fois les dessins de ces endroits, en me trompant à chaque fois sur les proportions. La petite rue de Jessica est toujours beaucoup plus grande que les Grésillons, ou les boulevards d'Asnières. Je connais ça, donc je suis. Je me demande par quel biais un peu compliqué et infantile je voyais dans ces plans griffonnés d'Asnières la preuve d'une

amélioration certaine de ma situation, une sorte de gage d'avenir, et d'un peu de bonheur. En tout cas, jusqu'à présent, ça a marché. Je dessine les lieux de mon enfance de moins en moins souvent.

Parfois, dans notre banlieue, en janvier ou en février, nous avons même eu de la neige. Je n'oublierai, nous n'oublierons jamais non plus ces jours de neige, à peu près tout et rien ne change, pour un jour ou deux, ou seulement quelques heures, du côté d'Asnières-Gennevilliers .../...

On doit marcher longtemps avant de trouver quelque chose devant quoi s'arrêter, si on ne va pas dans les bars. Ici, il y a des trous pour une année ou deux, et puis des nouvelles constructions. Kaufman & Broad. Des deux côtés de la Seine. La banlieue de chez moi s'enrichit, cela fait des années que ça dure. Dans les immeubles menacés, il y a des jeunes gens et des vieilles personnes, des anonymes qui ne comptent pas pour des compagnies comme Kaufman & Broad. Du coup, Asnières est une frontière floue qui bouge un peu presque chaque année, une frontière floue comme un regard sur personne en particulier. Les gens déménagent en mai ou en septembre. Les gens regardent les papiers peints, sur les pans de murs qui ne sont pas encore tombés. Personne ne sait vraiment ce qui les a amenés ici, rien de spécial probablement, un soubresaut de leur vie. C'est partout pareil en un sens, dans les banlieues de Paris. On se disait entre nous qu'il ne nous manquait que la mer, ou bien, au contraire, on se

demandait tous qu'est-ce qu'on attendait pour ficher le camp d'ici.

Pour une femme de son âge, Fayard, 2004 (extraits)

catherine gautier

« Après avoir mis en scène et joué des textes contemporains, j'ai exploré l'univers de la lecture à voix haute au travers d'auteurs diversifiés (George Sand, Christian Rullier, Francis Mizio, Virginia Woolf, Junichirô Tanizaki, Jorge Semprun, Primo Levi, Blaise Cendrars, Chantal Pelletier, Marieke Aucante, Alan Pauls, Patrick Chamoiseau, Christine Montalbetti…)

Les formes qui portent la lecture à voix haute varient, allant de la lecture simple au spectacle de théâtre, en passant par une mise en espace scénographiée.

Toutes les approches formelles privilégient le respect du texte, en adéquation avec un parti pris de la lectrice qui vise à mettre en exergue le propos de l'auteur.

J'accorde ainsi une immense importance au choix (découpage) des extraits de textes à offrir au public, et à leur articulation. Toujours avec le souci de n'en rien dénaturer.

L’objectif est d’apporter au public une dimension et un plaisir différents de ceux qu’il connaît lors de ses lectures personnelles. C’est aussi de faire découvrir des auteurs et de donner envie de lire à tous. »

Tout cela imprégné du plaisir de jouer avec les sonorités, les constructions, l’expression pour faire naître… le plaisir de l’auditoire, et plus particulièrement à l'occasion de :

Lectures hebdomadaires dans le cadre de l’émission radiophonique « La bande à jazz » de Thierry Cantalupo ; lecture conjointe de *Elle et Lui* de et avec Marieke Aucante ; lecture de nouvelles dans le cadre d’une émission radiophonique au sein du festival Pôle Noir, train Paris/Orléans, en présence de vingt écrivains de littérature noire ; « Corps de lettres » dans le cadre de l’opération Sidaction au théâtre d’Orléans, spectacle théâtre/danse, conception Catherine Gautier, mise en scène Thierry Cantalupo ; lecture « Demeurer » en lien avec l’exposition de Yves Carreau/Labiche, médiathèque d’Orléans (Virginia Woolf, Junichirô Tanizaki…) ; lecture-concert de *Bourlinguer* et *Le voyage du Transsibérien* de Blaise Cendrars au Centre Charles Péguy d’Orléans, avec Camille Rancière à l’alto ; *Les Maîtres Sonneurs* de George Sand, concert - lecture, scénographie Thierry Cantalupo; « Aiguillage » (la liberté et le néant), lecture, théâtre, musique, images sur le voyage de déportés, à travers des extraits des œuvres de Jorge Semprun *Le grand voyage* et de Primo Levi *La Trêve* ; mise en scène Thierry Cantalupo ; *Le panier de morilles* de Marieke Aucante, lecture

accompagnée par Camille Rancière, altiste ; *Le Passé* d'Alan Pauls dans le cadre du projet des « Mille lectures d'hiver », proposé par la Région Centre et organisé par Livre au Centre ; *Enfance créole*, découpage de la trilogie de Patrick Chamoiseau, avec Florian Satche, joueur de steel-drum et percussionniste ; *Nouvelles sur le sentiment amoureux* de Christine Montalbetti pour la deuxième édition des « Mille lectures d'hiver » de la Région Centre ; Mise en espace et direction de la lecture de *Poussière de marbre* de Michèle Devinant.

Catherine Gautier
31, levée de la Chevauchée
45650 Saint-Jean-Le-Blanc
Tél 08 71 17 90 85
06 64 34 66 30
cath.gautier@free.fr

valentin boraud

Né le 18 juin 1985, à Orléans
Etudiant en 4e année au Conservatoire
de la ville d'Orléans

Comédien

« Mais qu'as-tu fait de Chantal Pelletier ? » dans le cadre du festival Pôle Noir ; mise en scène de Thierry Cantalupo, novembre 2002 ; *L'opérette* de Witold Gombrovitch, dans le cadre de l'option théâtre du lycée Jean Zay, sous la direction de Samuel Churrin, juin 2004 ; *Clémence la victorieuse* de Odile Lefranc dans le cadre du festival Pur Présent proposé par Olivier Py (Centre Dramatique National d'Orléans), mise en scène de Benoît Guibert, juin 2004 ; *Les prétendants* de Jean-Luc Lagarce, mise en scène par Samuel Churrin, juin 2005 ; *La raison gouverne le monde*, mise en scène de Christian Esnay, programmation du Centre Dramatique National d'Orléans ; « Aiguillage » d'après Jorge Semprun et Primo Levi, mise en scène de Thierry Cantalupo, avec Catherine Gautier, programmé par le CERCIL, novembre 2005 ; *La mère trop tôt* de Habbat Alep dans le cadre du festival Pur Présent, proposé par Olivier Py, mise en scène de Caterina Gozzi, juin 2006 ;

La quittance du diable d'Alfred de Musset, mise en scène de Christophe Maltot, mars 2007 ; Interprétation du personnage de W. A. Mozart dans le cadre d'une audition de cor, mars 2007 ; *La dame à la Faulx* de Saint-Pol-Roux, mise en scène de Christophe Maltot, présentation du projet d'ensemble du Conservatoire d'art dramatique d'Orléans, juin 2007 ; *Ars* de Lazare Herson-Macarel, mise en scène de Léo Cohen-Paperman, 2007-2008.

Lecteur

Lectures au Centre Hospitalier Régional d'Orléans ; Lire en Fête, octobre 2004 ; Le Printemps des Poètes, mars 2005 et mars 2006 ; Improvisations dans le cadre du Festival de Théâtre de Beaugency ; Lecture de *L'Emprise* de Michelle Desbordes dans le cadre de Lire en fête, octobre 2006 ; Lectures de *Rade Terminus* de Nicolas Fargues dans le cadre des « Mille lectures d'hiver », proposées par Livre au Centre et la Région Centre, mars 2007.

Chanteur

Participation à *L'opéra de quat'sous* de Bertold Brecht, soirée de présentation de la classe de chant de l'Ecole Nationale d'Art Dramatique d'Orléans, juin 2005 ; Chanteur dans *Les Noces de Figaro* de W. A. Mozart, mise en scène de Sharon Costes, juin 2006 ; Chanteur dans *MASS* de Bernstein, dirigé par J. M. Cochereau, mai 2007.